

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

LA GRÈVE DES TERRASSIERS

HARDI LES DÉMOLISSEURS!

GRADAILLE EN RÉVOLTE



HARDI, LA TERRASSE!

Les terrassiers sont en grève.

Ce n'est pas trop tôt, nom d'une pelle!

S'il y a des prolos pour qui la rouspétance n'est pas un luxe et qui ne réclameront jamais trop, c'est foutre bien les terrassiers.

Leur métier est bougrement dur et ils ne gagnent pas gras.

C'est cotonneux de creuser des taupinières dans les rues de Paris. Et fichtre, outre que c'est esquinçant, ça emboucané ferme; le sol de la ville étant un méli-mélo d'ordures séculaires, quand on le remue, il s'en dégage de sacrées puanteurs; la peste du gaz s'harmonise avec les odeurs des goguenots, y a de quoi tomber asphyxiés!

Pour résister au métier de terrassier il

faut être richement charpenté, bâti à chaux et à sable.

Au surplus, les exploiters ont l'œil: ils ne veulent pas de malingres ou de pauvres bougres grisonnants.

« Ouste, les turbineurs qui manquez de biceps ou êtes trop décatés. — du balai!... Allez vous faire exploiter ailleurs... »

Il n'y a donc pas d'erreur: les terrassiers ont eu cent mille fois raison de se foutre en grève. La seule chose qu'on puisse leur reprocher, c'est de n'être pas assez exigeants.

Leurs réclamations sont tout plein maigrîotes: ils ne demandent qu'à être payés au tarif.

Ce n'est pas le diable!

Eh bien, les entrepreneurs sont tellement rapias qu'ils ne veulent rien savoir et refusent toute entente.

Le tarif que réclament les grévistes, j'ai déjà eu l'occasion de l'expliquer aux camaros, c'est les *prix de série*, adoptés par la Ville de Paris, d'accord avec les patrons, vers 1881. C'est une sorte de salaire minimum.

Turellement, quand un exploitier soumissionne un turbin quelconque, soit à l'Etat, soit à la Ville, soit à un particulier, il sort les *tarifs* et ne manque pas de s'abriter derrière: « Voilà les prix, il n'y a pas mèche d'aller au dessous... »

Ça change d'antienne, dès que le salaud,

au lieu de s'adresser à l'adjudicateur se trouve nez à nez avec les prolos:

« J'ai consenti des rabais énormes, nous allons partager... je ne peux pas vous payer au tarif; vous allez signer que vous travaillerez à meilleur marché et que je ferai de vous tout ce qu'il me plaira... »

Et les prolos, — qui sont des gas pas méchants, — coupaient dans cette menterie: au lieu de décocher une bonne châtaigne sur la hure de l'exploiteur hypocrite qui voulait les gruger jusqu'à la gauche, ils en venaient à plaindre ce pauvre capitalo qui se vantait de s'appauvrir pour le plaisir de les faire trimer.

A force, les terrassiers ont ouvert leurs lucarnes et ils ont vu que les jean-foutre se fichaient de leurs fioles!

Alors, ils ont plaqué le turbin.

Mais, bonnes pâtes, bonnes couilles d'hommes, au lieu de réclamer tout, — ce qui ne serait qu'exiger leur dû, — ils se limitent à mendigotter l'application du tarif.

—o—

Les terrassiers sont quelque chose comme 18.000 en grève

Et, ce qu'il y a de chouette, c'est que les vieilles formules de grèves partielles s'éclipant de plus en plus devant l'idée rayonnante de *grève générale*, à peine les terrassiers ont-ils lâché le boulot que d'autres

ment de la Vilemiche de Hollande étaient à peine remisés quand, à Vienne, dans la capitale de l'Autriche, s'est dévidé un cortège aussi orgueilleux, mais plus funèbre : la procession du cadavre de l'impératrice, déquillée par Luccheni.

Y a-t-il place pour un grain d'idée, — pas plus gros qu'un pois chiche, — dans la citrouille de la reine de Hollande ?

Si oui, ce contraste a dû lui foutre la puce à l'oreille. D'autant plus qu'il a été raconté qu'un audacieux a, d'un coup de pistolet, essayé de lui faire son affaire.

L'attentat a été démenti. Qu'importe ! S'il ne s'est pas produit, il était du moins fort possible... et il peut se produire un de ces quatre matins.

Or, cette angoisse de tous les instants n'a rien de rigolboche. La souveraine ne sait jamais de quoi il retourne ; elle peut constamment songer : « Je suis une cible toujours visée par des tireurs inconnus... Ma minute actuelle est peut-être celle de mon agonie... »

Ça ne lui est d'ailleurs pas particulier : tous les despotes sont logés à même enseigne !

A preuve que, ces jours-ci, d'autres bruits d'attentats ont été fichus en circulation :

Le fils à Humbert, le morceau de salé qui lui succédera sur le trône d'Italie, était en vadrouille de Rome à Vienne. Au cours du voyage, la pestaille a eu vent que des zigués d'attaque avaient des intentions à son égard ; un bouiffe, Adolphe Tizzi, de Reggio, considéré comme suspect de pensées régicides a été arrêté à la gare de Saint-Veit-Auder-Glau, près de Léoben, un patelin d'Autriche, tandis qu'un autre gas, plus chagard, Carl Caviglio, réussissait à s'esbigner.

Sur ce, quand le train où était encaqué le petit crocodile royal passa à Léoben, la gare fut fermée et le populo ne put en approcher... C'est un moyen russe pour éloigner les suspects !

En Russie, le tsar a tellement la trouille que, lorsqu'il va se balader il faut que, sur son passage, toutes les croisées soient fermées et le public est refoulé tant et plus.

Le troisième attentat dont il a été question s'est produit aux cinq cents diables, en Chine. L'empereur de Corée et son rejeton ont bouffé de la mort-aux-rats qu'un cuisinier a versé dans leur café.

Turellement, il y a eu des tapées d'arrestations ; entre autres, un officemar et des larbins du palais.

Ceci prouve que jamais, au grand jamais, un despote ne peut roupiller tranquille, ni rêvasser en paix, pas plus que s'emplit la panse sans trouille.

Au moindre gargouillement de tripes, le trac d'être empoisonné l'empoigne ; si peu qu'un type de son entourage ait des mouvements brusques, il lui soupçonne des plans estourbisseurs et, la nuit, le moindre bruit l'effarouche.

Et cela à perpète, — jusqu'à la crevaillon ! En public, il craint le populo, dans sa tanière il a peur de ses larbins.

Tant mieux, nom de dieu !

-0-

Or, que les despotes ne se montent pas le job : la haine qu'ils inspirent ne peut que croître et embellir, — et dam, elle ne restera pas à l'état de songe creux, de rêve irréalisé.

Les chameaucrates ont beau tenter de se rassurer !... Ayant tout fait pour abrutir le populo, le châtrer de toute initiative, le saturer de patrouillotisme et autres trouducuteries, ça leur permet de conclure : « Les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent... »

Fort bien ! Mais comme le populo n'est pas un bloc compact d'ignorance, il suffit d'un homme pour administrer une sacrée pichenette au mec le plus huppé.

Et aux clabaudeurs qui l'agonisent de sottises, le gas qui ne veut pas confire dans l'abrutissement général est en droit de retourner l'argument des jean-fesse de la haute et d'affirmer que : « Les dirigeants ont les révoltés qu'ils méritent !... »

Tuyaux Corporatifs

AU CONGRÈS DE RENNES

La semaine prochaine, le PÈRE PEINARD donnera des tuyaux sur le congrès corporatif de Rennes, auquel assiste le copain Pouget, délégué par plusieurs syndicats.

X

PARLOTTE D'ARRAS

C'est mardi que les délégués des prolos se sont rencontrés avec les délégués des patrons pour

discutailer les réclamations des mineurs qui portaient sur trois points :

Primo, augmentation des salaires de dix pour cent ; deuxième, réduction des loyers au taux d'avant la grève de 1893 ; troisième, meilleure répartition des salaires.

Les Compagnies ont daigné s'engager à réduire le prix des loyers de leurs sales turnes et à mieux répartir les salaires.

Reste à savoir si les pauvres bougres de mineurs accepteront les mesquines concessions de leurs exploiters ? Ça se dévidera dimanche, à Lens.



PROTRAIT DE LUCCHENI



Voilà bien trois semaines que je n'ai pas causé aux bons camaros qui se paient les réflexes du vieux gniaiff. La faute en est à ces sacrées chaleurs, j'étais mal en train, viédaze ! Heureusement ça n'a pas duré ; quoique encore patraque, je peux repiquer au truc de mes babillardes.

De quoi jacter, mille polochons ? Pas à coup sûr de cette satanée affaire Dreyfus qui hypnotise et tourneboule tant de caboches et dont la solution prochaine réconciliera sur notre dos nos seigneurs et maîtres, un instant désunis.

Si vous le voulez bien nous jaspinerons d'autre chose... par exemple du désarmement que propose notre ami et allié « petit père le tsar ».

Comment trouvez-vous le bouillon ? que vous dit cet air d'idylle, cette bucolique que joue sur la flûte le potentat knouteur de Gatschina ? celui qui commande à la moitié de l'Europe et à un gros morceau de l'Asie ?

Sans doute ce n'est pas de l'inédit. Notre innarrable Badingue avait, en 1867, fait entendre la même sérénade à ses camaros en couronne que l'Exposition avait amenés à Paris et avant, bien avant, le farceur d'Henry IV, célèbre par sa promesse de la poule au pot dominicale avait conçu le grand dada de Victor Hugo — les Etats-Unis d'Europe.

N'empêché que, malgré tous ces précédents, ça arrive à propos ce coup-ci... à propos comme une poignée de cheveux dans la soupe.

Juste au moment où les Etats-Unis d'Amérique, gonflés par leur victoire sur l'Espagne s'alignent pour le militarisme, kif-kif la vieille Europe, et organisent des armées qui, le cas échéant, appuieront par la canonnade leur prépondérance économique sur les marchés du vieux et du Nouveau-Monde.

Oui, foutre, les capitalos yankees ne vont pas rater l'occasion d'implanter dans leur patelin le caporalisme : ils ont dans la conquête de Cuba et des Philippines une excuse toute fabriquée.

Et puis, maintenant qu'ils ont exterminé les malheureux Peaux-Rouges, n'ont-ils pas les Indiens blancs de l'intérieur, les hordes de tramps, les masses de travailleurs qui, de plus en plus, en pincant pour la rouspétance ?

C'est vrai qu'aujourd'hui, à défaut de troubades, ils embauchent des mercenaires qu'ils paient, arment et équipent, kif-kif les féodaux du Moyen-Age.

Il y a à ce système un sacré cheveu : ils ne peuvent s'arroger la liberté de s'armer sans la concéder aux adversaires et, de fait, en 1892, à Homestead, leurs argousins des Pirkertons reçurent du populo une faramineuse tatouille.

Avec l'Etat fournisseur de troubades contre les révoltés il n'y aura pas d'erreur : finie la liberté de l'armement ! Et l'Etat ne ra'era jamais de mettre ses troupes au service du Capital.

En même temps que l'Amérique du Nord, — celle des Anglo-Saxons, — se militarise, voici que l'Amérique latine, mieux préparée encore par sa tradition espagnole des *pronunciamientos*, se paie des armées : au point que l'Argentine et le Chili sont à la veille d'en venir aux mains.

En Asie, même turlure ! La race jaune est secouée de sa séculaire roupillade par l'entrée en scène du Japon dans le concert des grandes puissances, par le partage économique et commercial de la Chine qu'entreprennent les gouvernements d'Europe et par l'établissement des yankees aux Philippines.

Tandis que la Chine s'encroûtait dans l'immobilisme de son mandarinat qui, entre parenthèses, ressemble à notre bureaucratie comme deux gouttes d'eau se ressemblent entre elles, le Japon brûlait les étapes. Dès 1868 la bourgeoisie japonaise faisait son 1789 : les nobles étaient foutus à la porte, la féodalité mise en capilotade, la monarchie muselée devenait constitutionnelle et tout l'attirail parlementaire d'Europe s'implantait dans ces îles, en même temps que nos frusques et aussi que l'encasernement du populo, — le militarisme à outrance.

Aujourd'hui les bourgeois japonais en sont à l'anti-cléricalisme qui fit florès en Europe il y a une vingtaine d'années ; ils reprennent pour leur compte la *Kulturkampf* de Bismarck et l'article 7 de Ferry ; les prêtres de Boudha, ennemis de l'innovation, — comme tous les raticrons d'ailleurs, — seront tenus en laisse, en attendant que, comme ici ceux du nommé Jésus, — on leur mette de nouveau la bride sur le cou pour la tranquillité des richards et l'abrutissement en grand du populo.

-0-

Vous pensez bien les camaros qu'une pareille transformation politique n'a pu s'opérer sans une identique transformation économique :

Les bourgeois japonais ne sont pas seulement les maîtres du pouvoir, ils sont les maîtres de la terre, des usines, des chemins de fer, etc. Bientôt la production industrielle de ce patelin sera faramineuse et fera aux bourgeois d'Europe une concurrence encore plus désastreuse que la concurrence américaine.

En Chine, c'est une autre histoire : les mandarins chinois et, hélas, le populo, se sont fichus à pioncer de rechef après la tatouille que leur administrèrent les Japonais ; tant et si bien que ce sont les bourgeois étrangers, ceux-là même qui arrêtèrent les frais après la victoire du Japon, qui se chargent d'exploiter ce patelin.

La Russie, l'Angleterre, l'Allemagne et quelque peu la France, s'y sont adjudgé de gros morceaux ; des capitalos se mettent en branle, constituent des sociétés financières et, sûrs du bon marché de la main d'œuvre, vont sillonner la Chine de nombreuses voies ferrées.

Mais il faut compter sur la résistance plus ou moins effective des populos dont on dispose sans leur donner voix au chapitre et puis les chapardeurs ne seront pas d'accord pour le partage du butin.

La Russie et l'Angleterre se veillent pour la prépondérance dans l'Inde et dans ce chamailis de voleurs le canon pourrait bien dire le dernier mot. D'autre part, les bourgeois yankees et les capitalos japonais ne laisseront pas s'effectuer le partage sans vouloir leur part du gâteau.

-0-

Et en Afrique c'est comme en Asie : des nuages gros de conflagrations s'amoncellent. Monstres de goinfrerie, ayant les yeux plus grands que le ventre, les capitalos se sont promis dans le continent noir des patelins qu'ils n'avalent pas en un siècle ; ils se sont partagés l'Afrique comme une trifouillée de loufoques se partageraient la lune.

Ces bougresses de parts ils les appellent des « sphères d'influence » et leur convoitise empieète toujours sur les « sphères d'influence » d'autrui.

Les capitalos angliches veulent avaler l'Afrique, du Nord au Sud, — de l'Égypte au Cap ; — leurs congénères français guignent une grosse tranche de l'Ouest à l'Est, — du Congo à Djibouti. Ça fait deux immenses bandes de terre qu'

se coupent en croix, — et dam, le point de croisement est le nid aux chamailllements ; y a là une source de conflits qui risque de devenir plus canulante que les fameuses sources du Nil. Les chichis ont déjà commencé : on jacasse bougrement de Fashoda, une bourgade perdue dans les marécages du Nil Blanc... A qui sera Fashoda ?

« Vous n'avez pas voulu du socialisme et vous aurez la guerre ! » rengainait Herzen aux peuples d'Europe, après le fiasco de la Révolution de 1848.

Et il avait raison, foutre de foutre ! Le régime capitaliste suppose la guerre à tout bout de champ, les armements perpétuels, le grondement sans fin ni cesse du canon à travers le monde.

Ce système de rapines, d'exploitation, de volerie, ne peut s'appuyer que par la fusillade et la mitraille et on est mal venu quand on ne veut pas le fiche bas de parler de désarmement, d'arbitrage, d'équilibre européen et autres balançoires.

Donc, camarades, que la belle turpinade mise en circulation par le tsar ne nous dérange pas de notre turbin, — et surtout, mille dieux, ne désarmons pas !

Pour arriver au désarmement général, à l'harmonie universelle, groupons nos forces, prolos de tous les pays, reconstituons virtuellement la grande union des travailleurs de tous les patelins du monde, l'Internationale qui fouillait tant la trouille aux gros sacs d'écus et aux jean-foutre couronnés.

Ça sera mieux que de nous laisser embobiner dans les triplices et d'emboîter le pas aux niguedouilles russoloufoques.

LE PÈRE BARBASSOU.

EN BANLIEUE

CHEZ DE DION ET BOUTON

Puteaux. — Le comte de Dion en a fumé pire que trente-six automobiles, quand il a vu débinée dans le PÈRE PEINARD la vacherie de son contre-coup, collant un revolver sous le nez d'un prolo qui demandait simplement à être casqué illico.

Sans barguigner, le patron aristocrate a réuni ses prolos dans la cour, et leur a dégoisé une petite postiche se posant en bon patron attaqué méchamment.

Puis, juste à pic, il s'est trouvé de braves lèche-croupions — combien ? — pour prendre l'initiative d'une protestation pommadeuse, en faveur de leurs singes.

Cette protestation, la voici nature :

Les ouvriers de la maison de Dion et Bouton, indignés des procédés d'une certaine coterie, protestent contre l'article haineux paru dans le PÈRE PEINARD ; ils souhaitent que tous leurs camarades soient aussi bien rétribués qu'ils le sont à la maison de Dion et Bouton et assurent leurs patrons de tout leur dévouement.

(Protestation signée par 320 compagnons de la maison de Dion et Bouton et remise à ces messieurs qui en ont exprimé toute leur gratitude.)

Vous pensez bien, les bons bougres, que les patrons en quest' n'ont pas trainé pour faire usage de cette ragougnasse : ils l'ont fait mettre en affiches et en ont tapissé tous les murs de Puteaux.

Donc, 320 compagnons ont signé la protestation... L'ont-ils signée librement ?

Quand on sait que le salariat est la dernière forme de l'esclavage, on peut poser un sacré point d'interrogation.

Il est à noter que cette protestation, émanant de l'initiative de certains prolos, était présentée à signer par un pointeau.

Où était donc, à ce moment, le revolver du sac-à-mistoufles ? Avec une plume dans le canon, ce sale outil eut fait un riche porte-plume !

Inutile de dire que les 320 signataires ne forment pas l'unanimité... Des bons fleurs ont eu le nerf de ne vouloir rien savoir !

Mais, venons au fait principal : contre quoi ai-je gueulé ? Contre la scélérateuse du garde-chiourme Gasselini qui a collé son revolver sous le nez d'un prolo.

De ça, la Protestation n'en pipe pas mot ! Si c'est faux, il suffisait de me traiter de menteur...

Mais non ! Je parle « vacherie » et on me répond « salaires »... C'est rompre les chiens !

Il est vrai qu'incidemment j'avais parlé des salaires et observé, entre autres choses, que chez Dion on faisait quatorze heures et que les prolos aux pièces n'avaient pas l'indemnité des « heures supplémentaires ».

Et foutre, je me félicite bougrement d'avoir levé ce lièvre ! Le comte de Dion s'est empressé de faire afficher que, dorénavant, les compagnons travaillant aux pièces toucheront l'indemnité qui est de 40 ou 50 centimes pour deux heures.

Eh donc, les protestataires, vous voyez que, si haineuse qu'ait été la tartine du PÈRE PEINARD elle a produit son peliot effet : elle vous a valu l'indemnité qu'on vous refusait.

Et ça m'en rend bougrement joyeux, nom de dieu !

Allez-y les frangins, signez toutes les protestations qu'il vous plaira ; agonisez-moi de sottises ; traitez-moi de ceci et de cela... vous ne m'enlèverez pas la satisfaction galbeuse que j'ai récolté à jaspiner en votre faveur : le plaisir de vous avoir décroché une peliote amélioration !

LA LIBERTÉ DU TRAVAIL

par JULES JOUY

Air du Rêve du Paysan.

— Travaillez, dit un vieil adage,
Le travail c'est la liberté !
— Non ! le travail c'est l'esclavage !
Riposte, aujourd'hui, l'exploité.
Le Capital vous extermine,
Du pouvoir bravant les fusils ;
Quittez la fabrique et la mine,
Frères, laissez là vos outils !

Grèce ! travailleurs ! grèce !
Que, de la montagne à la grèce,
Ce cri, par vous tous répété,
Donne au travail ressuscité,
La liberté ! (bis)

Le travail, laboureur du monde,
Engraissant son fermier brutal,
Patient, récolte à la ronde,
Pour enrichir le Capital.
Tandis qu'enfermé dans ses chambres,
Ronfle le patron, son tuteur,
Il fauche, ayant aux quatre membres
Les chaînes d'or de l'exploiteur,

Grèce ! travailleurs ! grèce !
Que, de la montagne à la grèce,
Ce cri, par vous tous répété,
Donne au travail ressuscité
La liberté ! (bis)

Hercule doux et sans révolte,
Oubliant son manteau royal,
Le travail soutient l'archicolte
De l'édifice social.
Usant la vigueur qui l'embrace
Et sans revendiquer son bien
Du lourd monument qui l'écrase
Il est le colossal soutien.

Grèce ! travailleurs ! grèce !
Que, de la montagne à la grèce,
Ce cri, par vous tous répété,
Donne au travail ressuscité
La liberté ! (bis)

Exploiteurs ! gare à la récolte !
Le faucheur brisera ses liens.
L'Hercule, lâchant l'archicolte,
Sonnera l'assaut de vos biens.
Il vous faudra bien vous soumettre
Et cracher tout l'or du vol, quand
Le travail, devenu son maître,
Sortira, rouge, du volcan !

Grèce ! travailleurs ! grèce !
Que, de la montagne à la grèce,
Ce cri, par vous tous répété,
Donne au travail ressuscité
La liberté ! (bis)



Dans les Ardoisières

La Forêt est un petit patelin des environs d'Angers où des tas de pauvres bougres s'acquintent le tempérament à extraire de l'ardoise... pour enrichir leurs exploités.

Et foutre, le métier d'ardoisier n'est pas une profession de flemmard ! C'est dur au possible. Quoique ça, les patrons renaudent parce qu'ils constatent que les prolos se décroissent et que la jugeotte leur vient.

Ainsi, l'exploiteur de la Forêt, un capitaine en retraite, réac tant et plus... y trouve un cheveu. Il vient de saquer un bon bougre à qui il reprochait de gauler des chansons anarchistes, de clamer ses convictions et de faire circuler les flambeaux révolutionnaires. Et, en bon jésuite, il se dit tolérant et partisan de la liberté de penser... Seulement, cette liberté, il veut être seul à en jouir ?

Tous les patrons sont à peu près du même calibre !

Quand le camaro s'est vu saqué, il a profité de la circonstance pour organiser deux réunions, avec le concours de la copine Séraphine Pajaud.

L'une, à Noyant-la-Gravoyère, tout proche des carrières ; la salle a été trop petite ; 150 personnes y étaient empilées et une tapée sont restées dehors.

La deuxième conférence a eu lieu à Segré ; il y avait moins de populo et quelques bourgeoisillons s'étaient amenés pour faire du bacchanal. Les copains ardoisiers leur ont fermé l'égoût et tout s'est bien passé.

Au total, chouette propagande ! Ce qui est rupinskoff, c'est que l'exploiteur de La Forêt qui espérait intimider les ouvriers en foutant à la porte le camaro qu'il a saqué, peut déjà s'en mordre les pouces : il n'a réussi qu'à les fiche à ressaut !

Pantoufflerie administrative

Chalon-sur-Saône. — Il n'y a pas d'idiotie que n'essaient les bourgeois pour embarbouiller le populo et l'empêcher de ruminer sur la question sociale. La dernière imaginée par les jean-fesse de Chalon est passablement truffe : c'est une société de pêcheurs à la ligne qui a pour but de repeupler les rivières et d'empêcher le braconnage.

Les niguedouilles feraient mieux de s'occuper du sort des prolos, plutôt que de celui des goujons ; en tous les cas, l'unique résultat de cette garce de société sera de tirer le pain de la bouche à quelques miséreux qui vivent de la pêche.

Dimanche, les nicodèmes étaient en fête ; y a eu de la musique et de la soulerie, — toute la lyre !

Et, nom d'une pipe, tant que les prolos s'en tiendront à asticoter les goujons, les richards digéreront sans encombre !

Dans les moulinsages

Privas. — Tout ce qu'on peut imaginer de plus crapuleusement cynique comme exploitation, ne va pas à la cheville des scélérateuses que se permettent les patrons moulineurs de soie.

Les camaros se souviennent de la dernière grève ; les singes ont mis les pouces. — grâce au nerf des bonnes bougresses ! — et peut-être aussi par crainte d'attirer l'attention sur leurs procédés d'exploitation :

Les moulinsages sont habituellement installés dans des endroits isolés, choisis à cause d'une chute d'eau. Les ouvrières qui travaillent à la boîte, venues de loin, ne peuvent donc pas faire la navette matin et soir de chez elles à l'usine ; force leur est de coucher là ! Le patron leur fournit le lit, l'eau et le feu pour faire la tambouille — qui est d'ailleurs bougrement sommaire ! Les patates forment le principal boulotage des malheureuses.

Turellement, en fait de dortoirs, il n'y a guère



« Mille polochons! Plus je frotte, plus c'est sale!.. »